

Gargantua

Autor(en): **Thou, E.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **41 (1903)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cours; et la reine l'interrompait par des sanglots. »

La découverte de l'Amérique.

Figurez-vous que dans le tout vieux temps, — oh, il y a terriblement longtemps de ça, monrière grand-père était pas encore fait, — on n'était pas capable de découvrir l'Amérique. Je ne sais pas ce qu'il y avait, s'ils ne connaissaient pas les bons chemins, ou quoi, tant y a que tous ceux qui avaient essayé de la découvrir s'étaient enremblés et avaient dû s'en revenir.

De beau savoir que vous avez entendu parler de Christophe Colomb, un bon paysan de par Villars-Mendraz, qui avait un puissant train de campagne: un très tout malin qui voyait courir la bise et pousser les intérêts à la banque, et qui n'avait pas besoin qu'on lui fasse signe avec un van, comme les gens de Buttes. Pour mener la baguette et trouver les sources, je vous réponds qu'il n'y en avait point à lui. Un soir, en revenant de la fruitière, il dit comme ça à sa femme: « Ça me fait pourtant bisquer qu'on puisse pas arriver à déguenauter c'te poison d'Amérique. Veille-te voir si je m'y mets. Veu-xu parier que je te la leur découvre, moi! »

Voilà que bon, mon Colomb ne fait ni une ni deux, il télégraphie à son frère de venir le remplacer quelques jours pour gouverner, rapport à ce que sa femme ne savait pas traire, et puis il mode contre l'Espagne.

Il arrive le jour du Jeûne, juste comme le roi, — le Ferdinand, vous savez bien, — sortait de l'église, avec sa femme, l'Isabelle, une vieille racaude qui ne changeait de chemise que deux fois par année pour pas avoir des trop grosses lessives.

Mon Colomb se branque devant lui et il se lui fait comme ça, sans mâcher le papet:

— Dites-voi, on fait une patze, nous deux?

Le roi a d'abord été un tant soit peu ébaubi. Il le regarde un moment dans la crape des yeux, pour voir si c'était un homme à la bonne foi et s'il parlait à de bon, et puis il lui dit:

— Tout de même!... Et laquelle?

— Que me donnez-vous si je vous découvre l'Amérique?

— Aïe, mon té, c'te bourtiâ d'Amérique. Depuis le temps qu'elle me fait chevrer. Il n'y a pas moyen de la découvrir.

— Si fait bien pardine, que Colomb y dit comme ça, si vous voulez, je vous la découvre à la moitié... et puis vous paierez un verre par-dessus le marché.

Le roi était rien tant décidé, vu qu'il trouvait qu'ils avaient déjà assez de terres pour ce qu'ils en pouvaient travailler, mais l'Isabelle avait justement la breiaire de s'aguiser sur son chapeau quelques plumes de perroquet pour aller à la bénichon de Madride, elle a poussé à la roue tant qu'elle a pu. Le roi a eu beau mettre les pieds contre la paroi, il a fallu qu'il baste. A la fin, ils ont été par-devant le notaire signer un papier comme quoi Christophe Colomb s'engageait à découvrir l'Amérique.

Après ça il s'est mis en train de se préparer. Il a commencé par amodier deux ou trois vieux vaisseaux à la compagnie de navigation; il te les a bien dégreubés, il les a mis goger vu qu'ils étaient tout écrrillés. La Julie lui a envoyé, depuis Villars-Mendraz, une bonne hottée de pommes de terre impératores; il a acheté des boîtes de Chicago et quelques paquets de cigares Ormond pour passer le temps sur la mer; il a embauché quelques gaillards d'Ouchy qui étaient justement sur le trimard, rapport à ce qu'il y avait pas tant d'étrangers cette année-là, et puis hardi, via, il mode contre l'Amérique.

C'est pas pour dire, mais les premiers jours ça allait destra bien. Juste pour sortir du port il s'était levé un tant jolî morgasson, et le tantôt il soufflait un bon petit bisotton. Il vous aurait fallu voir fuser ces vaisseaux!

Christophe Colomb s'était acheté une casquette de capitaine chez Chapuis (casquette), à la rue Centrale, et très tout le jour il se tenait sur le pont, appuyé à la baragne, pour banquer le vaisseau avec sa baguette.

C'est que, pour banquer un vaisseau sur la mer, il faut s'y connaître, et pour ce qui est de s'y connaître comme on dit de quelqu'un qu'il s'y connaît, eh bien, je vous garantis qu'il s'y connaissait, vu que sa sœur avait marié un nommé Jotterand de Bière, qui avait eu été camarade de lit au camp de 95 avec un gaillard de par la Vallée, qui était cousin rebrouillé d'un autre qui avait eu été au Poly... rave pour ces noms anglais, au Polytechnique-fédéral, à Zurich.

Pendant ce temps les matelots se tenaient en bas sous la galerie, à jouer au binocle ou à lire des livres. Colomb leur z'avait acheté la *Guerre de septante* et la *Case de l'oncle Tom*, pour pas qu'ils aient trop le temps long.

C'étaient presque tous des bons garçons, de bonne commande; il y en avait pourtant deux ou trois qui valaient pas les quatre fers d'un chien: de ces gaillards qui ont toujours la langue levée pour rispoter et qui ont toujours quelque chose à mionner.

Voilà-t-il pas qu'au bout de quelques jours, ces brelurins qui s'embêtaient par là et qui auraient mieux aimé baluchonner sur le quai d'Ouchy, se mettent à gonfler la tête aux autres avec un tas de gandoises: qu'on trouverait pas plus l'Amérique que de baume, qu'on tomberait dans les enfers, et patin pata, si tellement, qu'à la fin ils sont tous venus les uns après les autres dire à Colomb qu'ils voulaient donner leur congé. L'un voulait revenir rapport à ce que son dernier gogéait la coqueluche quand il était parti, un autre n'avait pas fini d'arracher ses pommes de terre; il y en avait même un qui avait l'ennui de sa bonne amie qui était cuisinière à Beau-Rivage. Bref, ils voulaient tous revenir. Pensez-voi si ça ennuyait Christophe Colomb, qui se figurait déjà comme sa femme et les autres gens allaient se moquer de lui, avec son Amérique, et comme il allait être à l'affront et à la langue du monde. A la fin, comme ses pirates ne voulaient pas baster, il leur a dit:

— Eh bien, écoutez-voi! On veut pourtant pas se niaiser entre Vaudois; on va pider encore pendant trois jours, et puis si on ne trouve pas l'Amérique, eh bien, pardine, je suis d'accord, on reviendra.

— Ça y est, que dirent les matelots, on te laisse trois jours, mais pas un foutre de plus. Arrange-toi.

Il vous aurait fallu voir alors ce pauvre Colomb se dépêcher d'arriver sur le pont, le matin, encore en pantet. Mais, ouah! il avait beau écalabrer ses yeux de tous les côtés, pas plus d'Amérique que de beurre dans la soupe d'un pauvre homme. Tout de même, voilà qu'à la fin du troisième jour, le bouèbe que Colomb avait fait grimper au haut du mât, lui crie:

— Dites-voi, regardez-voi de ce côté, on voit quelque chose; on dirait, pardine, que c'est le coq de l'église de Bullet.

C'était bel et bien l'Amérique! Quand ils ont été assez près, ils ont vu les sauvages qui les attendaient sur le quai. Et Colomb leur cria:

— Dites-voi, c'est bien ici l'Amérique, n'est-ce pas?

Et le chef répondit:

— Alors!... Et vous, vous seriez pas des fois Christophe Colomb, de Villars-Mendraz?

— Bien sûr.

Alors le chef se tourna vers les autres sauvages et leur dit:

— Ça y est, c'te fois, on est découvert. Et puis, il cria encore à Colomb:

— Ben, mon Colomb, tu dois avoir soif, depuis le temps qu'on t'attend; viens vite prendre trois verres au guillon!

PIERRE D'ANTAN.

Inconséquence.

Nombreux sont aujourd'hui les propriétaires qui ne veulent pas, dans leur maison, des ménages ayant des enfants.

Alors, pourquoi ces propriétaires exigent-ils encore de leurs locataires, selon l'antique formule, qu'ils usent des appartements qui leur sont loués, en *bon père de famille*?

Oh! ces enfants! — Deux petites-filles d'invalides font des pantouffles pour leur grand-père.

— J'aurai fini avant toi, dit l'une.

— C'est pas étonnant, répond la seconde; tu as de la chance, toi... ton grand-papa n'a qu'une jambe.

Chasse de deuil.

M. R***, un enragé chasseur, a perdu sa femme il y a un mois; il en est inconsolable.

Un de ses amis vient lui proposer de se joindre à une partie de chasse organisée pour le lendemain.

— Mais, mon cher, y songes-tu, dans ma douleur.

— Je pensais justement que cela te distrairait un peu et te ferait du bien; mais n'en parlons plus. Allons, adieu.

Au moment où l'ami va passer la porte, le pauvre veuf l'arrête:

— C'est pour quelle heure, as-tu dit?

— Tu te décides, alors?

— ... Oui, oh! mais je ne tirerai pas.

Conseil d'ami.

— A la sortie du théâtre.

— Dis donc, Charles, sais-tu quel serait mon rêve?

— Et quoi?

— Assister une fois à une pièce qu'on siffle.

— Sais-tu pas en faire une?

Gargantua.

Lai avai on iadzo on homme qu'on lai desai Grandgousier. Ci lulu amavé à trinquâ, vu que l'iré dè per Lavaux, et que medzivè salâ.

Ci Grandgousier avai mariâ, quand s'étai cheintu dein l'adzo, onna luronne qu'on avai batsi Gargamelle, ne sé pas ào justo porquî: dein ti lè casses, lè on drôlo dè nom, qu'ein ditè-vo? Lo menadzo n'allavè pas mau, et Grandgousier et sa fenna ne boudavont pas à l'aovradzo, ni lo dzor, ni la né, kâ l'ëtioit ti lè dou d'onna bouna constituchon. Lo résultat fut que Gargamelle l'eut on bio bouébo ào bet de quoquè teimps. Lo pllie galé dè l'affère, c'est que l'avai portâ lo petiot onzè mai dein son veintro, dou mai de pllie que lè fennè dè noutron teimps. Et l'è por cein que lo bouébo sè tràovâ gros et bin fotu.

Se vo ne volliâ pas mè craire, m'ein foto! mâ on homme dè sorta crai adé cein qu'on lai dit et cein que pào llièrè su lè papai. Salomon a de: « L'innocent croit toute parole » et saint Paul assebin: « La charité croit tout ». Vo me derâi: Mâ n'è jamé cein vu! Ni mè non pllie, et l'è justamein po cein que lo faut craire!

N'ètâi pas pi frou, que sè mè à bouèlâ: « A baïre! à baïre! » (kâ cognessâi dza lo patois). Son père, que vouldâve justamein demi-pot

avoué lè z'amis, l'ont lè ruailàtè dè son boué-bo et dese: « Que grand tu as! » (volliàvè parlà d'ao mor), adon lè z'amis lài diront: « Vo faut lo batsi Gargantua, vu que l'è lo premi mot que son père a de. » L'è dinse qu'on avai fè, vo sèdè, po Jean-Baptiste.

Coumeint lo bouébo bramavè sein botsi, on lài bailla, po lo fèrè à càisi, quoquè bon verrè dè St-Saph.

Quand l'ent tiènzè mai, on lè promenavè dein onna balla carriole avoué dou bàu, decè, delè, to coumeint tsi no avoué 'na poussetta. Gargantua adon fasai bio vèrè: l'avai 'na bouna trogne et onna dezanna dè meintons. Ne plioràvè pas mi qu'on autro, mà l'avai lo diablo po fèrè dein sè tsaussè, et lè maidzo desant que sè fessè étiont on bocon relâtcha... Quand l'ètai grindzo, la serveinta lài baillivè vito à baire; pas petou l'oièssai tintà lè verrè et lè botollhiès, se calmavè et risai comme on fou.

Gargantua viqueussai tot coumeint lè z'einfants de s'n'adzo: bèvessai, medzive et droumessai; mèdzivè, droumessai et bèvessai; droumessai, bèvessai et mèdzivè. Sè rebedoulavè dein lo pacot, sè marchuravè lo nà et la frimousse, limavè sè solà, tracivè aprè lè tavan, lè z'étalène et lè moussillons; sè motchivè su sè mandzès, laissivè l'chesi sa moqua dein sa sepa, cratchivè dein lo borni, pessivè contre lo sèlào, sè mettai à la chota dein l'ighie, déguelhivè lè nids dein lè z'adze et lè bosson, et, tot dzouveno que l'irè, lo voadai rizavant dza ai felhiès....

(La suita on autro iadzo.)

E.-C. Thou.

(D'après Rabelais.)

Toujours vrai.

Examiner sérieusement les détails de ses affaires.

Etre prompt en toutes choses.

Réfléchir bien, puis se décider promptement.

Oser aller de l'avant.

Supporter bravement les ennuis.

Lutter contre la vie.

Tenir l'intégrité comme sacrée.

Ne mentir jamais en affaires.

Ne pas faire de connaissances inutiles.

N'essayer jamais de paraître plus que l'on n'est.

Payer ses dettes.

Savoir sacrifier l'argent à propos.

Fuir les liqueurs fortes.

Employer bien son temps.

Ne pas compter sur la chance.

Travailler ardemment.

La pluie et le beau temps.

Signes de beau temps. — Les pigeons vont butiner au loin dans la plaine et rentrent tard au colombier. — Les pierrots (moineaux) sont matineux et babillards. — Le rossignol chante clair toute la nuit. — Les hirondelles volent haut et disparaissent dans les nuages. — L'araignée allonge ses fils: le beau temps durera suivant le degré d'allongement. Si les changements qu'elle fait à sa toile toutes les 24 heures ont lieu le soir, un peu avant le coucher du soleil, la nuit sera belle et claire: « Araignée du soir, espoir ». — Les canards et les oies volent çà et là en criant et se plongeant dans l'eau. — Le grillon, ou cri-cri, se fait entendre. — Les mouettes volent sur la mer. — La lune est brillante et bien nette. Elle est sans taches noires dans son premier quartier et dans son plein. La lune qui paraît rouge à son lever, en été, pronostique très grande chaleur; lorsqu'elle se montre claire en se levant, on n'a que du beau temps à attendre.

Signes de pluie. — Les pigeons présentent le jabot au levant; ils regagnent le logis de bonne heure; ils picorent aux environs de la maison. — Les poules hérissent leurs plumes et se roulent dans la poussière. — Les abeilles ne s'écartent pas de leur ruche et rentrent avant le coucher du soleil avec un maigre butin. — Les corbeaux, éveillés de bonne heure, crient plus qu'à l'ordinaire. — Les chouettes houloulent. Les ber-

geronnettes sautillent le long des fossés. La vache lèche la muraille. — L'araignée raccourcit ses fils ou reste inerte. Si elle se remet à travailler pendant la pluie, c'est le beau temps prochain. — Le paon crie; le pivolet gémît; le perroquet babille; la pintade se perche. — Les mouettes quittent le large et se rapprochent des côtes. — La lune est entourée d'un cercle blafard. — La flamme d'une lampe étincelle ou elle forme un champignon. — Les étoiles paraissent plus grandes qu'à l'ordinaire ou plus près les unes des autres. — L'arc-en-ciel est double ou bien coloré. — La suie se détache et tombe des cheminées. — Les chiens, inquiets, grattent la terre. Les crapauds sortent le soir en grand nombre. — Les taupes poussent plus qu'à l'habitude.

Oh! ces hommes!! — Deux bonnes femmes se content leurs misères.

— Oh! ma chère, j'en ai le cœur gros.

— Eh! quoi donc?

— Figurez-vous que mon homme a pris dix francs sur sa paye pour aller remonter un peu notre ménage, qui en a bien besoin. En route, il rencontre des amis, qui l'entraînent au café. Naturellement, ils ont nettoyé les dix francs et mon brave est rentré à quatre heures de la nuit, dans un état!... Y n'a pas pu aller à l'ouvrage ce matin. Oh! mais je l'ai laissé cuire dans son jus; pour des camamilles, bernique.

— Quand je vous dis! Voyez-vous, les hommes, ça ne vaut pas quatre sous. Allez, je pense souvent, si y en avait pas, les enfants s'en trouveraient beaucoup mieux.

— Ah! ça, pour sûr, alors.

Au pénitencier. — Voyons, mon cher, demandait le chapelain à un prévenu, racontez-moi votre vie antérieure. Dites-moi sincèrement ce qui vous a conduit ici?

— Eh bien, monsieur le pasteur... c'est un gendarme.

Fond et fonds. — La différence entre mes culottes et moi, disait un pauvre diable, c'est qu'elles ont des fonds et que je n'en ai pas.

Les bienfaits de la protection. — Deux hommes se querellaient.

— Je ne sais ce qui me retient de vous casser une patte ou deux.

— Eh bien, moi, je sais ce qui m'empêche de le faire: je suis membre de la société protectrice....

La livraison d'octobre de la Bibliothèque Universelle contient les articles suivants:

L'éducation physique de la jeunesse, par le Dr A. Jaquet. — L'échelle. Roman, par J.-P. Porret. (Dixième et dernière partie.) — Le Conservatoire et les écoles d'art dramatique à la fin du second empire, par Michel Delines. — Impressions d'enfance, par M.-L. Tyssandier. (Quatrième partie.) — Suisse et France en 1860. La question de Savoie, par Edmond Rossier. (Seconde partie.) — Au pays. Nouvelle oberlandaise, de Franz Rosen. — Chroniques parisiennes, italiennes, allemandes, anglaises, américaines, suisses, scientifiques et politiques.

Bureau de la Bibliothèque universelle:
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Appréciation.

Deux dames sortant d'une conférence à la Maison du Peuple.

— Eh bien, ma chère, comment trouvez-vous cette séance?

— Oh!... voilà...

— C'est exactement mon opinion.

Soupe Tante Lison.

6 personnes.

40 minutes.

Éléments: 3 pommes de terre Hollande, 2 beaux

blancs de poireaux, 5 tomates moyennes, 1 litre de bouillon blanc ou d'eau, 200 gr. d'épinards, 2 cuillerées à bouche de pâtes fines, 100 gr. de beurre, 8 gouttes d'« Arome Maggi », pincée de pluches de cerfeuil.

Opération: Les pommes de terre étant pelées, coupez-les en quartiers et émincez-les finement ainsi que les poireaux. Faites étuver le tout pendant 10 minutes avec 50 gr. de beurre, puis ajoutez les tomates bien pressées et coupées chacune en quatre. Mouillez avec l'eau ou le bouillon (ne salez pas si le mouillement est fait au bouillon), faites partir en ébullition et cuisez doucement pendant 20 à 25 minutes. Aussitôt les pommes de terre cuites, passez au tamis fin; recueillez la purée dans la casserole, mettez-la à point de consistance en y ajoutant un peu d'eau s'il y a lieu, et tenez sur le feu jusqu'à l'ébullition.

Pendant la cuisson du potage, épluchez les épinards, lavez et égouttez-les bien, coupez-les en Julienne fine et faites-les blanchir à l'eau bouillante pendant 6 à 7 minutes. Egouttez-les bien à fond, et finissez-les en les étuvant pendant 10 minutes avec 20 gr. de beurre. Cuisez les pâtes en même temps, à l'eau légèrement salée (celles-ci très fines comme il est dit). Au moment de servir, finissez la soupe, hors du feu, avec ce qui vous reste de beurre (30 gr.) et l'« Arome Maggi ». Versez dans la soupière et ajoutez la Julienne d'épinards, les pâtes bien égouttées, et les pluches de cerfeuil.

LOUIS TRONGET.

(La Suite à manger de Paris.)

Voyage forcé.

La vie ressemble assez à un voyage en voiture.

Pendant la première partie du voyage, nous sommes assis dans le sens de la voiture et nous regardons le chemin à faire; pendant la seconde, nous sommes assis à rebours et nous regardons le chemin parcouru.

Récital Scheler. — Le troisième aura lieu mardi, à 5 heures, au Casino-Théâtre. *Le 17^{me} siècle* (suite). Molière, Cyrano de Bergerac, Thomas Corneille. — Billets à la librairie *Tarin* et à l'entrée.

La paix armée. — La Société Genevoise d'Édition « Atar » vient d'éditer un original *Album-Souvenir des grandes manœuvres du 1^{er} corps d'armée*, en 1903. Les éditeurs ont recueilli les portraits des principaux officiers, puis toutes les choses intéressantes: les cyclistes en expédition, le service divin, l'état-major, les télégraphistes, les mitrailleuses, les scènes autour de la soupe fumante, les pontonniers, la boucherie, les officiers étrangers, la revue et d'autres scènes qui se produisent au cours de ces manœuvres importantes. Nous n'avons pas compté moins de 89 gravures. Cet album artistique fera plaisir à tous ceux qu'intéressent nos diverses manifestations nationales. Prix, fr. 2.

THÉÂTRE. — **Les affaires sont les affaires.** — La pièce d'Octave Mirbeau nous a été donnée, jeudi soir, devant une très belle salle. C'est vraiment pour notre ville un privilège que d'avoir, une des premières « en province », entendu cette œuvre. On a beaucoup applaudi et l'auteur et les interprètes. Espérons qu'une seconde représentation nous sera donnée, afin d'en permettre l'audition à nombre de personnes qui étaient empêchées jeudi. — Demain, dimanche, *Le Flûteur* et *l'Hôtel du libre-échange*.

AU KURSAAL, c'est une pièce militaire en 3 tableaux, *Josiane*, épisode de la guerre de 1870, montée avec beaucoup de soin, qui partage, avec *Frank Elia* et *le Trio Sylvain*, les applaudissements d'auditeurs toujours nouveaux et toujours plus nombreux.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillot-Howard.